42

LA RESPONSE DE LA RALLIERE A L'ADIEV DE CATELAN SON ASSOCIE.

OV

L'ABREGE' DE LA VIE DE CES deux infames Ministres, & Autheurs des principaux brigandages, volleries, & extorsions de la France.



A PARIS,
Chez ROLIN DE LA HAYE, ruë d'Escosse, prés le Puits Certain.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.



LA RESPONSE DE LA RALLIERE, à l'adieu de Catelan son associé.

Ou l'Abregé de la vie de ces deux Infames Ministres, & Autheurs des principaux Brigandages, Volleries, & Extorsions de la France.



ONSIEVR,

Puis que vous m'auez traité de la sorte, encore que ce soit vne qualité que nous ne meritions pas, vous m'excuserez si ie n'y adiouste celle de confrere : Car depuis ma detension, ie vous puis asseurer que ie suis tellement changé, & sur tout depuis que i'ay leu le Catechisme qu'on nous a dressé, que ie suis tout resolu à faire restitution, & reformer ma vie, si Dieu me fait la grace de sortir de prison, non pas pour aller à la Greue, où vous dites que nous nous pourrons voir. Mais si vous m'en croyez, nous tacherons d'éuiter cette rencontre, & profiter de la doctrine & des auis que ie vous enuoye. Vous sçauez que la Bastille sert aux meschans plus que toutes les remonstrances du monde, que les vicieux y deuiennent vertueux, & que des ignorans comme nous, y apprennent assez pour faire leur salut.

Ie croy que Dieu, que ie n'auois point connû iusques à present, a permis que ie sois detenu dans ce lieu, pour apprendre à le connoistre, & pour faire de ma conuersion vn miracle si extraordinaire, qui fera mourir plus de Partisans, que l'espée du Parlement, ny que toutes celles qu'il veut employer contre nous. Prenez donc en bonne part ce que ie vous vay dire, sans vous imaginer que la necessité me fasse parler ainsi. Ie ne suis pas moins touché que vous de nostre disgrace, & estant comme ie suis le meilleur de vos amis, ie voudrois pour vostre interest que vous fussiez icy auec moy, afin que vous prissiez d'autres sentimens, & que vous fussiez à couuert des maux qu'on nous prepare. Ie voy desia nostre perte asseurée, & ne doutez pas qu'aucun nous vueille pardonner, vous qui n'espargnates iamais personne. Pour moy, i'espere encore en la bonté de mes Iuges, & peut estre que mon repentir desarmera le

pronoftique toufiours de grandes reuolutions : & qui doute que l'vnion du Parlement & de Paris ne produife d'heureux changemens dans tout ce grand Royaume. Ce n'eft pas vne chofe nouuelle, que des Gens tels que nous foient chaftiez auiourd'huy pour auoir opprimé l'innocence, fait triompher la malice, & banny les vertus du commerce des hommes.

La mort violente eft vne punition trop douce, en comparaifon de nos crimes. Le peché qui nous fuit toufiours, eft le bourreau qui nous fait fouffrir tous les iours mille morts pour vne. Noftre ame eft vn enfer, où les tourmens ne laiffent pas d'eftre cruels, encore qu'ils foient inuifibles. En effect les Partifans peuuent tromper les yeux des hommes, qui ne iugent que de ce qui leur paroift. Dans la trifteffe, nous pouuons contrefaire vn vifage content : Dans l'inquietude, vne grande tranquillité, & dans le defefpoir, vne fatisfaction parfaite. Mais c'eft vne importune & facheufe comedie, que nous fommes contrains de ioüer à toute heure. Car comme ceux qui reprefentent fur le theatre quelque perfonnage, ne fentent pas les paffions qu'ils tefmoignent aux fpectateurs, & que cette feinte leur eft bien fouuent penible : ainfi ils n'ont garde de goufter tous les delices, dont ils veulent faire croire qu'ils iouyffent par leur contenance trompeufe.

Dans vne pareille contrainte, nous fouffrons vne gefne infupportable. Si la nuict ferme nos yeux, ce n'eft que pour nous enuoyer des fonges efpouuentables, nous ne voyons rien qui ne nous reproche nos crimes, & qui ne reuele à noftre auis, ce que nous commettons dans nos cabinets. De iour nos confciences nous preffent de mille remords : Nos vifages changent de couleur à tous momens, nos yeux fe troublent, & côme nous ne conceuons dans nos cœurs que des impietez, il ne fort de nos bouches que des blafphemes, mais nous fommes au defefpoir, lors que nos iniuftes deffeins ne reüffiffent pas felon nos infames defirs, & à peine en ces rencontres nous pouuons nous fouffrir nous mefmes : tout nous fait peur, & rien ne nous peut affeurer. Nos domeftiques mefmes nous épouuantent, & nous craignons l'abord de qui que ce foit qui nous vifite. Quand nous nous mettons à table pour manger, nous nous figurons que toutes les viandes qu'on nous fert font empoifonnées, & que nous trouuerons la mort où nous cherchons la conferuation de la vie.

Il ne faut point chercher d'où viennent ces terreurs qui nous épouuantent, & ces chaifnes inuifibles qui nous oftent la liberté.

Nous deuons croire que ce sont nos perfidies, nos luxes & nos auarices qui en sont les veritables causes, & que Dieu veut que les maux que nous faisons souffrir aux autres, donnent sans cesse la torture à nos esprits. Au contraire les gens de bien n'ont que des pensées & des songes agreables : Il n'y a point de bonnace plus profonde que celle de leurs esprits: Ils ne craignent personne, parce qu'ils n'ont iamais donné suiet de se plaindre d'eux auec raison : ils parlent hardiment, parce qu'on ne leur peut faire des reproches: La ioye de leurs visages tesmoigne celle de leurs ames, & leurs langues seruent tousiours à leurs cœurs de fidelles Interpretes.

Vous me direz sans doute que ie fais le Predicateur, & que ie n'eus iamais de si bons mouuemens. Il est vray, ie vous l'accorde : mais ayez telle opinion que vous voudrez de mes sentimens, ie suis resolu de viure selon les loix du veritable Euãgile, parce que vous & moy n'auons iamais ouy parler que du faux. Ie sçay que vostre cœur est tellement endurcy, qu'il faut pour le toucher plus d'vn miracle, autrement vous n'y croirez iamais. Ie sçay que nous auõs vescu iusque icy sans foy, sans Religion, & sans loy; mais il est tẽps que nous commencions vne meilleure vie, & que nous rendions graces à celuy, qui par sa misericorde nous fait ouurir les yeux pour l'adorer, il ne veut point nostre mort, & malgré toutes les resistances que nous luy faisons, il nous veut attirer à luy. Mais il semble que vous vous offensiez de ces remonstrances Chrestiennes & morales, & que l'image de vostre vie passée, soit plus capable de vous ramener, que tous les passages de la Bible. Peut estre que quand on vous parlera de vostre neant, & de la bassesse de vostre naissance, vous aurez honte de la vie que vous faites maintenant.

Escoutez donc ce que i'appris auant hier par vn de vos Commis qui me rendit visite : ie tairay par respect les noms de la Prouince & de la ville où vous estes né, craignant de ternir en quelque façon par vostre infamie, la memoire & la reputation des grands Hommes qu'elles ont porté. I'offencerois cette genereuse Noblesse en luy parlant de vous, elle qui a tousiours esté comme elle est encore auiourd'huy le principal instrument de la gloire de nos Princes, & vous celuy de la misere de leurs Peuples. Voicy ce qu'il me dit, que vostre naissance estoit fort obscure, & que la maison de vostre pere estoit vne Academie de berlant & d'amour, où vous ne seruiez qu'à moucher la chandelle, faire du feu, seruir à table, & porter les poulets, i'entens ceux de Venus, & lors que ces practiques venoient à manquer, vous estiez contraint de porter les

iours de marché vne boite penduë à voſtre col, dans laquelle il y a-uoit pour toute marchãdiſe, pour ſix blancs d'eſguillettes de peau, que vous vendiez aux payſans pour auoir de quoy viure: quelques-fois vous alliez à la chaſſe des petits oiſeaux, que vous preniez à la pipée, les donnant pour vn morceau de pain aux enfans de vo-ſtre âge.

Du depuis, voſtre induſtrie croiſſant auec vos forces, vous creûtes que vous eſtiez capable de quelques meilleurs emplois, & c'eſt ce qui vous fit reſoudre de venir à Paris, auec vn équipage ſembla-ble à celuy de quelques Montagnards de voſtre Patrie, leſquels au commencement de l'Hyuer, vont chercher és pays Eſtrangers, les moyens de gaigner leur vie. Il me ſouuient d'en auoir rencontré autrefois en mes voyages, montez ſur des cheuaux de S. François, portans ſur leurs eſpaules des ſacs de laboureur, remplis de vieux haillons. Ie ne diray rien des auantures de voſtre route, vn chacun ſe les peut imaginer. Enfin vous arriuaſtes en cette bonne Ville, l'aſile des miſerables, & voſtre bonne fortune vous menant par la main, vous logea pres d'vne maiſtreſſe de Cornuel, laquelle vous ayant ouy degoiſer quelque air au ſon d'vn violõ, elle vous a vou-lu auoir, vous iugeant propre à la diuertir, car le plus ſouuent ces putains ont le gouſt depraué: & quãd elles ſont ſaoules des bonnes choſes, elles en demandent de mauuaiſes pour leur donner de l'ap-petit; tant y a que cette honneſte Damoiſelle vous recommanda à ſon Financier qui vous mit dans les affaires, & pour vous mieux lier à ſon ſeruice il vous fit eſpouſer vne de ſes baſtardes, laquelle vous a rendu ſi parfait és intrigues d'amour, que par honneur on vous nomme le Maquignon de chair humaine. Voila mon cher amy vn racourcy de voſtre vie, auquel i'adiouſte les reflexions que vous deuez faire ſur les deux faces d'icelle, vous pardonnerez à mon zele, ſi ie parle ſi franchement. Mais quand ie deurois rompre auec vous, ie ne veux rien eſpargner pour vous tirer du vice.

Faites s'il vous plaiſt comparaiſon de voſtre premiere vie à celle d'auiourd'huy, & vous connoiſtrez que la méconnoiſſance nous perd. Remettez-vous deuant les yeux le temps auquel vous dreſ-ſiez des pieges à l'innocente nature des oiſeaux, pour les employer quelque iour comme vous faites contre ceux de voſtre eſpece: Ce qui fait voir que vous eſtes d'vn naturel, fourbe, fripon, & traitre. Vous deuez prendre garde qu'il ne vous arriue comme à cét oiſeau de la fable, qui n'eſtoit paré que des plumes des autres oiſeaux, leſ-quels venans à fondre ſur luy, ils reprirent leurs plumes, & le laiſ-

ferent auſſi gueux qu'vn rat. N'oubliez pas ce train ſuperbe, auec lequel vous vintes à Paris, beaucoup moindre que celuy que vous auez à preſent, & qui ſentoit pluſtoſt le Goujart, que non pas le grand Partiſan. Souuenez-vous ſur tout de cét employ honorable, que vous auez exercé pendant voſtre vie auec tant de reputation, que vous paſſez pour le plus honneſte vilain de France: Ne m'aduoüerez-vous pas que vous n'eſtes paruenu que par ces voyes infames, que vous ne vous maintenez que par ce trafic des-honneſte, & que les intrigues de l'amour vous ont ouuert la porte de celles des Finances, deſquelles vous vous eſtes ſi bien ſeruy, qu'on dit que vous auez volé quatre à cinq millions de l'argent du Royaume. Il n'y a point d'eſtat ny de condition, qui n'ait ſenty les traits de voſtre auarice: Vous auez traitté également l'Eccleſiaſtique & l'Officier, le Noble & le Roturier. Tout le monde a gemy ſous les charges qu'on luy a impoſées, prouenans de l'inuention de voſtre eſprit malin, qui ſe nourrit de la deſolation des pauures.

Voila ce que i'auois à dire, pour vous obliger de quitter le vice, corriger vos mœurs, & commencer vne meilleure vie. I'ay creu qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de mettre icy vn abbregé de la mienne, parce qu'elle ne differe gueres de la voſtre, & que vous ſçauez bien qu'il n'y a perſonne qui l'ignore. Tous nos Confreres ſe pourront voir dans cette petite esbauche, leſquels i'exhorte auſſi de ſuiure mon exemple d'aller au deuant de la tempeſte qui gronde ſur nous, & que bien-toſt nous reduira en poudre. Si nous ne la diuertiſſons par vne ferme reſolution de mieux viure viure à l'auenir, il faut que nous commencions par la reſtitution des grãdes richeſſes que nous poſſedons iniuſtement, il les faut rendre à l'Eſtat à qui nous les auons priſes, il nous en reſtera encore aſſez pour viure, ſous le bon plaiſir de la Iuſtice. Ne differons donc plus ce que la neceſſité, noſtre ſalut, & le bien de la France exigent de nous. Adieu, quelque iour vous me remercierez de la liberté que i'ay priſe de vous dire ces veritez.

FIN.